

L'Égypte ottomane

Jean-Paul Roux

Ancien directeur de recherche au CNRS Ancien professeur titulaire de la section d'art islamique à l'École du Louvre

On admet en général que la domination ottomane sur l'Égypte fut pour elle une période de profond déclin, que jamais, dans son histoire millénaire, elle ne fut aussi misérable. C'est vrai, et elle ne fournit plus de penseurs, de philosophes, de savants, de grands mystiques, sa langue et son esprit semblent frappés de stérilité, mais il ne faut pas noircir exagérément sa situation. Dans les cafés et sur les places publiques, une certaine verve demeure qui s'exprime notamment par les contes, inlassablement répétés ; une institution comme l'université d'Al-Azhar sait conserver sous le boisseau l'héritage du passé : elle le montrera lors de sa renaissance au XXe siècle. Par ailleurs, les Ottomans ne se désintéressent pas de l'Égypte. Ils entretiennent avec elle des relations étroites. Comme le rappelle ici Jean-Paul Roux elle est une pièce maîtresse dans leur économie et leur politique. Loin de la fermer sur elle-même, ils lui permirent de s'ouvrir sur l'extérieur, notamment de renforcer ses liens avec la France.

L'expédition de Sélim Ier contre la puissance iranienne

À son avènement, en 1512, le nouveau sultan ottoman Sélim Ier que l'on nomme Yavuz, « le Cruel » ou plutôt « l'Inflexible », se trouve dans une situation extrêmement dangereuse. L'Iran s'est rallié à la dynastie chiite des Séfévides, qui soulève les populations de l'Anatolie orientale et coupe les communications avec l'Orient plus lointain ; les Portugais sont arrivés dans l'océan Indien, s'y sont installés et menacent la voie maritime qui part du golfe arabo-persique et du nord de la mer Rouge. Or c'est en vain que les Turcs essaient d'aider les Mamelouks du Caire qui constituent encore, après des heures d'immense gloire, la principale puissance musulmane, qui possèdent la Syrie et la Palestine, la péninsule Arabique, la haute Égypte, le Sud-Est anatolien ; de plus, ils abritent le dernier calife abbasside, un fantoche certes depuis les invasions mongoles du XIIIe siècle qui l'ont chassé de Bagdad, mais qui n'en est pas moins le chef spirituel de l'islam. Ils leur ont envoyé ingénieurs et techniciens, matériel, capitaines de galères, canons, pour pallier aux faiblesses de leur flotte : En vain ! Les Mamelouks décidément ne font pas le poids devant les Portugais et, en 1509, Albuquerque leur inflige une sévère défaite.

Sélim décide alors d'intervenir lui-même. Il marche d'abord contre l'Iran, écrase son souverain Chah Isma'il à la bataille de Tchaldiran, près du lac de Van (1514), puis se retourne contre le sultan égyptien Qansuh al-Ghuri. Le 24 août 1516, il le vainc au nord d'Alep. Le 23 janvier 1517, il entre au Caire. Il y demeurera jusqu'à septembre, achevant de soumettre la vallée du Nil, organisant sa conquête et ajoutant de nouveaux titres à ceux, innombrables, dont il se pare déjà. Puis il repart, emmenant dans ses bagages l'acte de soumission du cherif de La Mecque, les saintes reliques du Prophète Mahomet – qui sont encore conservées au palais de Top Kapi – et l'ultime héritier des califes abbassides. C'est sans doute une légende tardivement formée qui veut que celui-ci lui transmette alors le califat. Déjà, avant sa campagne éclair, Sélim se disait Commandeur des Croyants et calife. Du moins plus personne ne peut contester désormais cette

titulature : il est, et de loin, le plus puissant souverain du monde musulman.

Les pachas et la domination ottomane

L'Égypte, dans l'optique ottomane, mais il n'en alla pas toujours ainsi, devait être gouvernée par une sorte de vice-roi, le pacha, chargé de nommer les beys, hauts dignitaires et gouverneurs de districts, mais sans autorité sur l'armée qui était placée sous le commandement de l'agha des janissaires, une troupe d'élite, mais peu nombreuse, estimée par exemple à quelque cinq mille hommes en 1664, et doublée par une armée indigène, en réalité des mercenaires, des « esclaves », Mamelouks, comme par le passé, environ une dizaine de milliers de soldats à la même époque. Le pacha pouvait être un Turc ou ne pas l'être, mais ce n'était jamais un Égyptien. Il était nommé pour un an et renouvelable ; en fait, il ne restait jamais longtemps en poste, ce qui l'empêchait de se faire une clientèle et de se croire libre, mais ces continuels changements ne permettaient pas la poursuite d'une politique cohérente. On compte cent dix pachas de 1571 à 1798. Il y en eut de bons. Il y en eut de mauvais. Il était tentant pour eux de pressurer le pays, de s'enrichir rapidement, car ils n'étaient jamais sûrs de leur avenir. Certains furent fidèles. D'autres, par rancune contre le gouvernement impérial ou par pure ambition, essayèrent de se rendre indépendants. Dès 1524, un personnage comme Ahmed Pacha, qui a été second vizir à Constantinople, se jugeant disgracié par sa nomination au Caire, ose se déclarer sultan. Il est vite mis à la raison, et le Premier ministre, le grand vizir Ibrahim, en profite, au cours d'un séjour d'un an, pour achever de soumettre les Bédouins, toujours enclins à rejeter tout pouvoir, à réorganiser l'arsenal de Suez et à compléter le système administratif.

L'architecture ottomane en Égypte

Les Ottomans ne cessèrent d'y construire. Le Caire conserve d'eux quelque deux cents monuments classés dont certains ne manquent pas de mérite, bien qu'ils ne puissent pas soutenir la comparaison avec ceux des époques fatimides, ayyoubides et mameloukes. Parmi eux, quelques mosquées sont particulièrement remarquables, celles de Suleyman Pacha (1528), de Malika Safiya (1610), de Muhammad Abu Dahab (1771). Les sebil-kuttab, édifices qui réunissent en un seul l'école coranique et la fontaine publique, n'innovent guère, mais sont souvent jolis. L'un touche au chef-d'œuvre, celui d'Abd al-Rahman (1744), situé dans le secteur si riche en bâtiments anciens, la rue Muizz li-Din Allah, et ne le dépasse pas. Quant aux maisons, plus arabes que turques, et de loin, elles forment un ensemble sans doute unique d'habitations patriciennes des XVIIe et XVIIIe siècles. L'apport sans doute le plus intéressant relève de la décoration qui fait usage de la céramique de revêtement, importée d'Iznik et de Damas ou fabriquée sur place. On en voit de magnifiques ensembles au sebil-kuttab d'Abd al-Rahman, déjà cité, ou à la mosquée d'al-Shungkur (1346), entièrement restaurée en 1661, nommée précisément à cause de ses carreaux de faïence « mosquée bleue ».

Trois siècles quelque peu léthargiques

On construit donc et les artisans poursuivent leurs travaux séculaires, fidèles aux traditions locales, mais l'Égypte sommeille. Un écrivain égyptien a pu dire qu'en dehors des actes de tyrannie et d'oppression, il ne se passe jamais rien. Il n'y a guère du moins de grands événements historiques pendant presque trois siècles. En 1605, un soulèvement a lieu contre le vice-roi de l'époque qui atteint son paroxysme en 1609 avec la révolte des soldats du Delta, dont la répression fut définie par un chroniqueur comme « la seconde conquête de l'Égypte » et dont la seule conséquence est un affaiblissement du pouvoir central au profit des beys locaux et des Mamelouks, virulents au moins jusqu'à 1622, un peu plus calmes ensuite. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un Mamelouk circassien, acheté au Caire en 1743, puis affranchi, se met à gravir tous les échelons de la hiérarchie. Vrai maître du pays en 1760, il refuse, en 1770, de payer le tribut à la Porte – le gouvernement ottoman – et occupe le Hedjaz. En 1771, il envahit la Syrie avec quarante mille hommes, prend Damas. Mais il mécontente tout le monde et les agents secrets du sultan n'ont guère de peine à le discréditer et à lever contre lui les populations. Il finit exécuté en 1773, ce qui n'empêche pas l'Égypte de conserver l'autonomie qu'il lui a fait acquérir. En même temps, ou peu s'en faut, lors de la guerre turco-russe de 1768-1774, une flotte venue de Baltique

en Méditerranée permet à un certain Muhammad Bey de renforcer la distance qui sépare Égyptiens et Ottomans. Quelques années plus tard, en 1786, la Sublime Porte décide pourtant de reprendre la situation en mains. Elle envoie un corps expéditionnaire et rétablit l'autorité du pacha. On n'aura pas le temps de savoir s'il l'aurait conservé longtemps.

Bonaparte en Égypte

Nous sommes à la fin du XVIII^e siècle et un fait presque aussi important que sa conquête par les Ottomans au XVI^e siècle va marquer le destin de l'Égypte : le débarquement de Bonaparte en 1798. Le futur empereur des Français le proclame : il ne vient combattre ni les Ottomans ni les Égyptiens, mais cette lie d'étrangers, les Mamelouks, qui oppressent le pays depuis des siècles. Bien que l'expédition commence par un désastre – la bataille navale d'Aboukir – et se termine par des désastres pis encore – l'assassinat de Kléber, la capitulation de Menou, 1801 – ses conséquences sont incalculables : Elle porte un coup fatal au régime établi ou accepté par les Ottomans ; elle provoque la création de la nation égyptienne ; elle assure la prépondérance culturelle et économique française dans la vallée du Nil sans nuire gravement aux relations franco-turques, malgré les affrontements des armées françaises et ottomanes à Aboukir et à Saint-Jean d'Acre ; elle met à la mode la civilisation égyptienne et donne naissance à l'égyptologie ; elle fait sentir l'importance stratégique de l'Égypte.

Les ambitions de Mehemet Ali

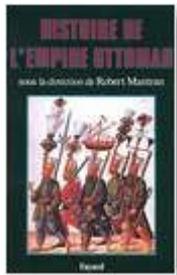
Dès lors les événements se précipitent. En 1804, les milices albanaises cantonnées dans le pays se débarrassent des autres Mamelouks – nombre d'entre eux seront encore massacrés dans la citadelle du Caire en 1811 – et portent au pouvoir l'un des leurs, Mehemet Ali – en arabe, Muhammad Ali. En 1811, à la demande du sultan ottoman, celui-ci intervient en Arabie pour réprimer le mouvement musulman extrémiste des Wahhabites et reprendre les villes saintes qui sont tombées entre leurs mains. La guerre, dite « de Sept Ans » ne finira qu'en 1818. En 1820-1821, il conquiert la Nubie, puis détruit les royaumes soudanais de Sennar et de Kordofan. De 1822 à 1827, il met à la disposition du sultan, pour l'aider à réprimer l'insurrection grecque, sa flotte – qui sera détruite à Navarin en 1827 – et ses troupes, recrutées désormais par conscription, ce qui, soit dit en passant, soulève un vif mécontentement chez les fellahs, qui n'ont plus aucune tradition militaire. En tout il se conduit donc en fidèle et obéissant vassal : il veut le proclamer hautement en édifiant, au sommet de la citadelle du Caire, une mosquée qui copie au plus près les grands sanctuaires d'Istanbul, celle qui porte son nom ou celui de « mosquée d'albâtre » (1824-1848), et qui éveille parfois une admiration qu'elle ne mérite certes pas.

Il attend une récompense. Il l'aurait sans doute s'il ne demandait pas trop : le gouvernement de la Syrie et de la Palestine ! C'est un vieux rêve égyptien qui reprend vie. Le sultan les lui refuse. Mehemet Ali se fâche. Il décide de prendre ce qu'on ne veut pas lui donner. Son fils, Ibrahim, envahit les provinces convoitées, bouscule les Ottomans, s'avance au cœur de l'Anatolie, jusqu'à Kütahya (1834). Devant ces succès, les Puissances européennes craignent qu'à l'Empire ottoman, « l'homme malade », succède un Empire égyptien qui serait en pleine santé, car il a en effet entrepris nombre de réformes, se veut moderne, se met à l'école de la France. Elles interviennent (1840). Le Traité de Londres, en 1841, malgré le désaccord français, rend la Syrie à la Porte et donne à Mehemet Ali l'Égypte à titre héréditaire, tout en le contraignant de payer un impôt à Constantinople et de se reconnaître vassal.

En 1866, sous le règne d'un descendant de Mehemet Ali, mort en 1848, Isma'il (1863-1879), les Ottomans reconnaissent enfin la monarchie héréditaire de la famille albanaise en Égypte et, en 1867, donnent aux souverains, avec le titre de khédivé, ou « seigneur », une position sans égale dans l'Empire. À Constantinople, sur la rive asiatique du Bosphore, les khédivés feront édifier un palais, leur résidence dans la capitale dont ils continuent à reconnaître la suprématie. Enfin, en 1867, le canal de Suez, dont Ferdinand de Lesseps, c'est-à-dire la France, avait obtenu la concession en 1854, est solennellement inauguré. C'en est trop pour l'Angleterre. En 1882, elle commence l'occupation de la vallée du Nil tout en proclamant bien haut que l'Égypte reste membre de l'Empire ottoman.

Jean-Paul Roux
Novembre 2002
Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



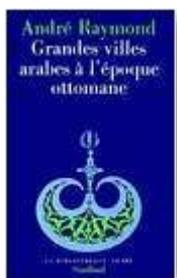
Histoire de l'Empire ottoman
Robert Mantran
Fayard, Paris, 2003



Cambridge History of Islam
P. M. Holt et Bernard Lewis
Cambridge University Press, Cambridge, 1977



Les provinces arabes à l'époque ottomane
A. Temini
Zaghuan, 1987



Les grandes villes arabes à l'époque ottomane
André Raymond
Sindbad, Paris, 1985



L'Egypte turque
H. Deherain
*In Histoire de la nation égyptienne, vol. 5
Paris, 1931*



The Ottoman Empire
H. Inalcik
Londres, 1973